

amoncelées et des secrétaires qui les prennent en compte : c'est encore l'Algérie d'il y a quinze ans.

Plus loin, la dévastation suit la victoire : on voit les vainqueurs ardents au butin ; ils pillent un temple, ils chargent des chariots, ils brisent des idoles d'or ou d'argent ; on pèse avec soin les membres mutilés de ces dieux métalliques, et le fidèle comptable est encore là prenant ses notes et régularisant le pillage. Parmi des guerriers à longues barbes, j'en vois qui n'en ont pas.—Sont-ce des femmes ?—Ce sont des eunuques. Parmi ces hommes au nez d'aigle, aux cheveux soigneusement roulés en boucles, quels sont ces autres hommes aux nez écrasés, aux cheveux crépus ? Des nègres. Quels sont ces malheureux qui portent un anneau passé dans la lèvre inférieure et qu'on rassemble et qu'on entraîne à l'aide de courroies fixées à ces anneaux ? Des captifs.

Toutes ces curieuses scènes, si nouvelles à force d'être antiques, si dramatiques dans leur ensemble et leurs détails, ne se voient plus seulement à Korsabad, ou plutôt à Ninive, elles existent reproduites par un crayon exact, dans les beaux dessins rapportés par M. Flandin, depuis peu de jours à Paris. Il pourrait vous montrer encore la représentation des arts guerriers du tems, de camps retranchés, des villes dont on sappe ou dont on escalade les murs en formant la tortue, en agissant par le bélier, la catapulte ou la baliste ; des ponts qu'on construit, des marins dans leurs barques apportant les bois nécessaires aux travaux.

Mais tout n'est pas scènes de guerre. Je vois des chasseurs perçant de leurs traits des lièvres, des pigeons, des perdrix ; j'assiste à la joie des festins dans des salons décorés de tables et de sièges des formes les plus variées et du goût le plus fin dans sa singularité ; je vois l'ordre pompeux des cérémonies religieuses ; je vois des étrangers apportant aux pieds du souverain le modèle en petit des villes conquises, tandis que d'autres lui présentent les chevaux de la soumission. C'est encore Alger, Tunis, le Maroc, ou plutôt c'est toujours l'antique Asie, berceau du genre humain, perpétuant au loin ses usages et ses traditions (1).

La richesse des costumes, brodés, ajustés, frangés ; la variété des étoffes indiquées par les procédés de l'art ; le luxe des armes, l'élégante originalité des vases, des sièges, des ameublements ; ce que les principaux personnages montrent de recherche et de soin dans l'arrangement des cheveux, de la barbe, tout révèle une civilisation si avancée, que les livres même n'en donnent qu'une imparfaite idée. Ce qu'on voit frappe, éclaire, instruit bien autrement que ce qu'on lit. Les arts surtout, auxquels on doit des représentations si fidèles d'une société qui n'est plus depuis trois mille ans, suffiraient à constater sa richesse, son intelligence et ses progrès. Le dessin, la sculpture ont dans le modelé, l'action, le mouvement des figures, des animaux, des chevaux surtout, un caractère de simplicité, de noblesse et d'énergie qui touche aux meilleurs tems. C'est Pylée qu'en font concevoir les riches portefeuilles de M. Flandin.

Comme toujours les sentimens sociaux sont restés bien en arrière. Ces bas-reliefs de Ninive retracent plus d'une scène de barbarie. On voit des prisonniers, peut-être des criminels, élevés nus sur des pals qui leur traversent la poitrine. Un homme est livré à des exécuteurs qui probablement l'écorchent vif ; et dans un autre groupe le souverain lui-même, avec les attributs de la royauté, tient à genoux devant lui un de ces captifs aux lèvres percées

dont j'ai parlé plus haut, et va lui crever les yeux avec un javelot qu'il balance dans sa main gauche. Le rang suprême s'associait ainsi, comme bien longtemps encore après en Orient, aux droits du bourreau. Que de siècles avant de faire comprendre et pratiquer aux hommes les devoirs, les vertus renfermés dans ce mot si touchant : *l'humanité* !

On peut juger par ce seul aperçu des lumières et de l'intérêt que *Ninive retrouvée*, ses monumens, ses statues, ses bas-reliefs, ses divinités mieux connues, répandront sur l'histoire des Assyriens. Pillez l'or, pilliez l'argent ! "avait dit le prophète Nahum. Jamais prédiction ne fut mieux accomplie. Pas une pièce de monnaie, pas un bijou ne furent retrouvés dans les fouilles. Mais tout n'est pas dit peut-être au sujet de Ninive. On a sur Sardanapale des *anecdotes* qui peuvent laisser quelque espoir. Il cachait ses trésors dans des souterrains profonds. Des habitans de Ninive concurent le projet d'y parvenir de leur habitation même, en creusant le sol. Pendant le jour ils avançaient leur mine, et la nuit ils jetaient la terre qu'ils en avaient tirée dans le Tigre. Leurs mesures furent prises si justes que le trésor enfin leur appartint. (Hérodote, liv. II). Qui sait si le palais de Korsabad n'a pas aussi ses souterrains ?

Sans rêver de chimériques richesses, contentons-nous du trésor que M. Botta, que M. Flandin livrent à la science. Le rare, l'inappréciable mérite de la découverte restera toujours au premier, le soin de la perpétuer au second. Dans des travaux faits en commun, ils conserveront toujours une part honorable et distincte ; mais l'archéologie, l'histoire, les arts ne les sépareront point dans leur reconnaissance. C'est pour la France un très juste sujet de joie que le monde savant doive une si glorieuse résurrection de Ninive à ses consuls, à ses artistes.

FS BARRIÈRE.

## Un Mariage Juif

A MOGADOR.

A Monsieur N—, homme de lettres, à Paris.

MOGADOR, 1844.

Mon cher ami,

Vous attendez peut-être de moi quelque tableau de mœurs arabes, tout empreint de couleur locale, tout resplendissant des chaudes teintes du soleil africain. En effet, pour un homme de talent, il y a ici beaucoup de sujets curieux à traiter ; mais je ne suis pas peintre. Contentez-vous donc d'une simple esquisse qui n'a d'autre mérite que la vérité des détails ; car, bien différent de nos voyageurs sédentaires, je ne décriais que ce que j'ai vu.

L'Arabe fait tout au rebours de l'Européen : il se rase la tête et laisse croître sa barbe. Les inférieurs, les domestiques, les juifs surtout n'oseraient pas se présenter devant leurs supérieurs, la tête nue et les pieds chaussés. Tout se passe dans le même ordre, à l'envers du nôtre.

Chez nous, la femme est l'ornement, la perle de la société ; reine d'abord par la grâce et par la beauté, elle affermit son empire par les charmes de son esprit et par les ressources d'une éducation soignée. Ici, la femme est un être avili, dont la dignité ne s'élève guère au-dessus de celle d'un animal domestique. On va même jusqu'à mettre en question si elle a une âme, et la question n'est pas encore résolue !... Son mari est libre de lui donner autant de rivales qu'il en peut nourrir. L'obésité étant regardée par les Arabes comme un complément indispensable de la beauté des femmes,

ou les engraisse à l'instar des chapons ; pardonnez-moi cette comparaison triviale, elle ne m'appartient pas, c'est de l'histoire. Elles vivent dans des appartemens séparés, ne sortent jamais, se visitent entre elles ; et ces esclaves, si inférieures d'ailleurs aux Européennes, les égalent pour le moins, dans l'art cultivé avec tant de succès par nos dames, de se déchirer à coups de langue.

Le poème de Legouvé, *le Mérite des Femmes*, semit ici un non sens.

L'un des fils de l'empereur s'est marié il y a quelque temps : il a épousé légitimement trois femmes à la fois.

Au milieu de ces Arabes si fiers et si ignorants, si intelligents et si paresseux, il existe une nation de parias, les juifs, qui ont tous les vices de l'esclavage et toutes les infirmités de la corruption. Lorsqu'ils paient la capitation, ils passent sous les fourches caudines, et reçoivent une fustigation qu'on leur inflige moins comme un châtiment corporel quo comme un signe de servitude. L'instant d'après, ces mêmes juifs, qui sont obligés d'ôter leur chaussure en passant devant une mosquée, qui doivent toujours céder la droite à un musulman, ces juifs si humbles relèvent la tête, étalent un luxe dont la source n'est pas toujours très pure, et traitent de puissance à puissance avec les autorités du pays.

Le roi des juifs de Mogador a marié sa fille à l'un de ses co-religionnaires, car ici les mariages mixtes sont impossibles. Les fêtes ont commencé huit jours avant le mariage ; et huit jours après, la table patriarcale était encore dressée pour tous les israélites, qui venaient à chaque instant y prendre place.

Les familles des deux futurs, originaires de Gibraltar, sont habillées à l'européenne ; mais leurs alliés, leurs amis de la même religion portent le costume du pays. C'est, pour les hommes, une espèce de grande robe de chambre de drap, une large ceinture et une calotte noire en forme de turban. Quant aux femmes, une pièce de beau drap le plus souvent rouge, quelquefois vert ou bleu, enveloppe leur corps jusqu'à la taille, où elle est fixée par une riche ceinture brodée en or, avec plus de luxe que de goût. Le jupon, également brodé en or, peut aller à toutes les femmes. Le corsage en soie est brodé de même ; les manches, ordinairement en mousseline ou en étoffe soie et laine, sont ouvertes et laissent voir le bras. Puis viennent les diamans, et surtout les perles, pour lesquelles les juives ont une telle passion que les plus pauvres, à certaines solennités, se privent de manger pour pouvoir en louer et les porter un seul jour. Elles n'ont pas oublié encore les perles d'Ophir.

Ce costume, riche et pittoresque, est surmonté d'une coiffure originale : elle consiste en un fichu de soie à bords rayés, placé sur le coin de l'oreille avec un petit air coquet et mutin. Ajoutez à cela un embonpoint obtenu par des moyens factices, un teint plâtré de rouge et de blanc, des mains peintes d'une couleur brune qui ne les fait pas mal ressembler à celles des marchandes de cerneaux ; des pieds de la même teinte, et chaussés d'élégantes pantoufles brodées ; des yeux que le pinceau a entourés d'une ligne noire ; des ongles colorés en rouge, et vous aurez un portrait fidèle de la femme juive au Maroc.

Vous connaissez maintenant les costumes, passons aux cérémonies du mariage.

Le premier jour, la future est entourée de ses demoiselles d'honneur, gentilles surnuméraires aspirant à la place qu'elle occupe : elles sont exposées dans un salon où chacun vient les examiner, où chaque juif cherche la compagne qui lui est prédestinée. La mariée est habillée à l'européenne ; elle a de beaux yeux noirs (on n'en voit pas d'autres ici), la figure